

Le processus d'élaboration des frontières linguistiques : le cas des zones de contact romano-germaniques*

Wolfgang HAUBRICHS

Introduction.

Si l'on observe les frontières actuelles entre les langues nationales d'Europe occidentale, on remarque inévitablement leur tendance linéaire. Les lignes ainsi constituées reposent sur un passé lointain qui remonte généralement au Moyen Age et que les temps modernes ont peu modifié. Dans quelques cas seulement, comme en Tyrol du Sud, en Alsace ou en Lorraine, des structures plus complexes ont pu se développer lors de la période finale des luttes nationales. Néanmoins, si l'on se tourne vers l'est de l'Europe ou vers l'Europe orientale, cette situation complexe se traduisant par une juxtaposition des langues, un entrelacement identique à celui des doigts croisés de deux mains, un mélange, une interférence et un bilinguisme permanents, constitue presque la norme. Vu d'Europe occidentale, on serait tenté un peu trop facilement à considérer cette évolution menant des espaces linguistiques mêlés vers des espaces dé mêlés, donc vers la linéarité des frontières linguistiques, comme une progression quasi-inéluctable. D'autant que certains concepts élaborés par la recherche contemporaine, comme celui de "frontière de compensation" reposant sur le modèle des conflits, des "guerres" des langues, semblent confirmer cette vision¹.

1) Cette terminologie quasi militaire a surtout été développée par l'école rhénane (*Rheinische Schule*) pour désigner la recherche sur les espaces culturels dans les travaux de Franz Steinbach, Theodor Frings et Franz Petri au cours des années 30 et 40. La bibliographie se trouve dans le bilan de recherches dressé ultérieurement par Franz Petri (dir.), *Die fränkische Landnahme und die Entstehung der germanisch-romanischen Sprachgrenze in der interdisziplinären Diskussion*, Darmstadt 1977. Cette approche problématique a été reprise, dans le champ de la toponymie, par les travaux d'Henri Draye pour l'espace frontalier franco-belge, «Der Ortsnamenausgleich als methodologisches Problem der frühmittelalterlichen Sprach- und Siedlungsforschung am Beispiel des belgischen Materials aus dem Sprachgrenzgebiet», in : *Rheinische Vierteljahrsblätter* 35 (1971), p. 68-74 ; *Ibid.*, «Die Namenforschung und der germanisch-romanische Sprachkontakt im Frühmittelalter im heutigen Belgien», in : Wolfgang Haubrichs/Hans Ramge (dir.), *Zwischen den Sprachen. Siedlungs- und Flurnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Sarrebruck 1983, p. 59-70 ; voir aussi Gerda Gröber-Glück, «Die Leistungen der kulturmorphologischen Betrachtungsweise im Rahmen dialektgeographischer Interpretationsverfahren», in : Werner Besch

L'objet de cette communication est de démontrer que diverses formes de frontières, linéaires ou en ourlet, ou encore de type composite, ont pu exister dès le début et que ces différentes formes correspondent chaque fois à des situations historiques particulières - dans la mesure où nous sommes capables de les repérer. Il me semble donc que le processus d'élaboration des frontières linguistiques ne puisse être explicité que par la confrontation des contingences historiques et des conditions naturelles de chaque paysage. Nous analyserons ici cette hypothèse en nous appuyant sur les zones de contact et de limite des langues séparant la *Germania* de la *Romania* en évoquant successivement² :

- les diverses formes originelles de frontières³ ;

(dir.), *Dialektologie. Ein Handbuch zur deutschen und allgemeinen Dialektforschung*, 1. Halbbd., Berlin/New York 1982, p. 92-113. Pour une critique des concepts de l'école rhénane en ce qui concerne le peuplement germanique du nord de la France et la genèse de la frontière linguistique, cf. Wolfgang Haubrichs, «Germania Submersa. Zu Fragen der Quantität und Dauer germanischer Siedlungsinseln im romanischen Lothringen und in Südbelgien», in : *Verborum Amor. Festschrift St. Sonderegger*, Berlin/New York 1992, p. 633-666.

2) Il existe peu de travaux récents sur la théorie, la typologie et la phénoménologie des frontières. Pour illustrer les diverses approches émanant de différentes disciplines scientifiques, on se reportera à : Lucien Febvre, "Frontière – Wort und Bedeutung" (1928), in : *Ibid.*, *Das Gewissen des Historikers*, Berlin 1988, p. 27-37 ; G. Franz (dir.), *Grenzbildende Faktoren in der Geschichte* (Historische Raumforschung 7, Forschungs- und Sitzungsberichte, Veröffentlichungen der Akademie für Raumforschung und Landesplanung 48), Hanovre 1969 ; P. Guichonnet/C. Raffestin, *Géographie des frontières*, Paris 1974 ; W. Brücher/P.R. Franke (dir.), *Probleme von Grenzregionen. Das Beispiel Saar-Lor-Lux-Raum*, Sarrebruck 1987.

3) On peut déplorer l'absence d'une véritable phénoménologie historique des frontières. Dans l'état actuel de la recherche, il convient de déterminer deux tendances principales, à savoir les structures dispersées et les structures linéaires. Les structures dispersées définissent des espaces frontaliers plus ou moins mêlés où on n'observe pas de ligne bien nette et dans lesquels les objets à délimiter sont juxtaposés. On peut alors parler d'«ourlets frontaliers» ou d'«espaces intermédiaires». En revanche, la «frontière linéaire» désigne tout type de frontière composé sous forme de ligne continue ou représenté en tant que telle, sans qu'elle soit nécessairement concrétisée. En dépit des opinions communément admises sur la genèse de ces «frontières linéaires» à partir de zones frontaliers plus larges, il est possible de les délimiter dès le Haut Moyen Age, même si elles se cantonnent généralement à des secteurs restreints. A côté de ces deux grands types de frontières, des formes particulières sont décelables, comme les «frontières couloirs», concrétisées, entre autres, sous la forme de forêts frontières ou de déserts. Il s'agit là de l'exploitation artificielle et intentionnelle des éléments physiques (voir note 4).

- les rapports entre la frontière linguistique comprise comme modèle culturel et d'autres modèles de type culturel, «naturel», physique etc.⁴ ;
- la chronologie de l'élaboration des frontières linguistiques qui seule permet d'établir des corrélations avec les phénomènes historiques.

Il ne m'est pas possible, dans le temps qui m'est imparti ici, de balayer toute la frontière linguistique de l'espace romano-germanique qui s'étend des côtes de la Manche à la Carinthie. Je renoncerais donc à l'analyse de la situation dans le Nord de la France et en Belgique⁵, en Alsace et en Franche-Comté⁶, ainsi qu'au Tyrol⁷, en Carinthie⁸ et en Autriche inférieure et supérieure⁹, pour me concentrer sur trois zones linguistiques précises, à savoir :

4) La typologie des frontières reste aussi peu étudiée. On peut distinguer schématiquement : d'une part des frontières physiques (montagnes, cours d'eau, etc.), que l'on pourrait aussi appeler des frontières "naturelles", si cette expression n'avait pas été abusivement exploitée. Dans la mesure où elles ralentissent les activités et le commerce des hommes, ces frontières produisent un effet réel. Les frontières résultant de décisions volontaires à la suite d'un ou de plusieurs actes initiateurs peuvent être désignées comme des frontières décisionnaires (politiques, ecclésiastiques et autres). Il existe enfin un troisième type de frontières qui ne résulte pas de contingences physiques ou décisionnaires mais dont la genèse relève d'une "main invisible" – pour employer les termes d'Adam Smith – qui par une série de petits actes intentionnels met involontairement en place une nouvelle structure. Ce type de frontière apparaît surtout dans le domaine de la langue, de la culture ou de l'économie. En entendant le terme de «culture» dans un sens plus large, on pourrait parler ici de «frontières culturelles». Sous cet angle, un concept comme celui de «frontière de compensation» demanderait à être redéfini.

5) Cf. surtout les travaux de Henri Draye (voir note 1) ; voir aussi Maurits Gysseling, "La genèse de la frontière linguistique dans le Nord de la Gaule", in : *Revue du Nord* 44 (1962), p. 5-37 ; *Ibid.*, "L'origine et les fluctuations de la frontière linguistique dans le nord de la France", in : *Bulletin du Comité Flamand de France* 19 (1974), p. 422-442 ; *Ibid.*, "Germanisering en talgrens", in : *Algemene Geschiedenis der Nederlanden*, t. 1, Haarlem 1981, p. 100-115 ; André Joris, "On the edge of two worlds in the heart of the new empire : the Romance regions of northern Gaul during the Merovingian period", in : *Studies in Medieval and Renaissance History* 3 (1966), p. 3-52 ; L. van Durme, "De Vroege Germaans-Romaanse taalgrens in België en Noord-frankrijk", in : *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie* 57 (1983), p. 189-247 ; Edward James, *The Franks*, Oxford 1988, p. 117-120.

6) Cf. surtout Fritz Langenbeck, *Studien zur elsässischen Siedlungsgeschichte. Vom Weiterleben der vorgermanischen Toponymie im deutschsprachigen Elsaß*, 2 t., Bülh 1967.

7) Cf. surtout les travaux de Karl Finsterwalder, rassemblés in : *Tiroler Ortsnamenkunde. Gesammelte Aufsätze und Arbeiten*, publiés par H.M. Ölberg/N. Grass, t. 1, Innsbruck 1990.

- la *Romania* de la région de Salzbourg en Autriche où la frontière linguistique n'a subsisté que durant une période limitée ;
- la frontière romano-germanique en Suisse ;
- la frontière linguistique, actuelle et passée, des pays de la Moselle, du Luxembourg, de la Sarre et du pays de Trèves.

1. La *Romania* de Salzbourg

Si l'on se réfère aux travaux de Herbert Klein¹⁰, Franz Hörburger¹¹ et surtout à ceux, plus récents et plus approfondis du germaniste salzbourgeois Ingo Reiffenstein¹², on peut supposer que l'invasion bavaro-germanique des VI^e et VII^e siècles a touché la région de Salzbourg plus ou moins densément peuplée par des Romains et a ainsi provoqué une situation de contact des langues. Pour l'établissement d'une chronologie plus précise de ce processus, il faut recourir à l'archéologie plus qu'à la linguistique. Le principal matériel linguistique pour la localisation des vestiges de l'ancienne frontière linguistique est

8) Cf. Eberhard Kranzmayer, *Ortsnamenbuch von Kärnten*, t. 1, Klagenfurt 1956.

9) Cf. surtout les travaux de Peter Wiesinger, "Die Besiedlung Oberösterreichs im Lichte der Ortsnamen", in : K. Holter (dir.), *Baiern und Slawen in Oberösterreich. Probleme der Landnahme und Besiedlung*, Linz 1980, p. 139-210 ; *Ibid.*, "Die ältesten Gewässer- und Siedlungsnamen in Oberösterreich", in : *Sprache und Name in Österreich. Festschrift W. Steinhauser*, Vienne 1980, p. 255-297 ; *Ibid.*, "Probleme der bairischen Frühzeit in Niederösterreich aus namenkundlicher Sicht", in : H. Wolfram/A. Schwarz (dir.), *Die Bayern und ihre Nachbarn*, 1^e partie (=Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften, t. 179), Vienne 1985, p. 321-367 ; *Ibid.*, "Zur Frage deutscher Ortsnamen als Zeugen romanischer Kontinuitäten im Frühmittelalter", in : *Österreichische Namenforschung* 15/10 (1987/88), p. 103-132 ; *Ibid.*, "Antik-Romanische Kontinuitäten im Donaauraum von Ober- und Niederösterreich am Beispiel der Gewässer, Berg- und Siedlungsnamen", in : H. Wolfram/W. Pohl (dir.), *Typen der Ethnogenese unter besonderer Berücksichtigung der Bayern*, 1^e partie (=Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften, t. 201), Vienne 1990, p. 201-328 ; *Ibid.*, "Antik-romanische Namentraditionen im Donaauraum von Ober- und Niederösterreich", in : E. Eichler (dir.), *Probleme der älteren Namensschichten*, Heidelberg 1991, p. 173-197.

10) H. Klein, *Beiträge zur Siedlungs-, Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte von Salzburg. Gesammelte Aufsätze*, Salzbourg 1965.

11) F. Hörburger, *Salzburger Ortsnamenbuch*, Salzbourg, 1982, p. 33 sq.

12) I. Reiffenstein, "Vom Sprachgrenzland zum Binnenland. Romanen, Baiern und Slawen im frühmittelalterlichen Salzburg", in : W. Haubrichs (dir.), *Sprachgrenzen* (=LiLi, Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik 83), Göttingen 1992, p. 40-64.

constitué par les toponymes : noms de lieux, de cours d'eau et quelquefois de lieux-dits. S'il est possible de trouver dans un espace actuellement de langue allemande des noms de lieux pré-germaniques, on est autorisé de conclure (en respectant certaines règles méthodologiques élémentaires de prudence) à une occupation continue de populations pré-germaniques, en l'occurrence romanes dans ce cas précis. Cette cohabitation conduit à une intégration progressive des noms étrangers dans le système linguistique dominant. Pour la région de Salzbourg, les résultats de cette situation peuvent être observés sur la carte n° 1 qui représente la distribution des toponymes pré-germaniques et germaniques, à savoir bavarois. Au premier coup d'œil, on remarque une concentration des noms pré-germaniques au sud de Salzbourg jusqu'au verrou au nord des Alpes calcaires. Si nous élargissons notre vision spatiale, cette concentration régionale apparaît comme le pilier oriental d'une zone de retrait romane plus vaste sur les confins septentrionaux des Alpes qui s'étend du Nord de la Suisse, via la région de Garmisch et la vallée de l'Inn bavaro-tyrolienne jusque vers Salzbourg et la Haute-Autriche. Dans notre espace restreint, on constate qu'au sud d'une ligne Bad Reichenhall-Salzbourg on ne rencontre que des toponymes pré-germaniques, si l'on excepte quelques vestiges précoces de lieux-dits et d'hydronymes attestés par les documents à partir du VIII^e siècle qui témoignent en faveur d'une présence bavaroise depuis l'époque carolingienne. En revanche, au nord de cette ligne, les toponymes de type germanique prédominent comme ceux en -heim, -wang, -dorf ou -ing(en) caractéristiques du Haut Moyen Âge. A proximité de cette ligne et le long de la route romaine qui reliait *Juvavum*-Salzbourg à Wels en Haute-Autriche, on observe la présence de noms en *Walch(en)*, tels que *Wals*, *Seewalchen*, *Straßwalchen*, etc., qui renferment le mot utilisé par les populations germaniques pour désigner les Romains et qui semblent ainsi désigner les habitants autochtones. Dans d'autres zones de la *Germania* habitées jadis par une population romane, ce type de noms apparaît aussi pour caractériser des vestiges disparus de l'ancienne frontière linguistique. On peut encore y rattacher des «toponymes d'emprunt» comprenant des mots empruntés au romain par le bavarois et des toponymes hybrides qui combinent un nom de personne d'origine latine désignant sans doute le fondateur de la localité avec un appellatif toponymique d'origine germanique tel que *-dorf* : c'est le cas pour *Eugendorf* qui est un ancien **Iubines-dorf*, formé avec le nom de personne *Iubinus*.

Tout ceci atteste une certaine présence de locuteurs romains même dans la partie nord de la zone étudiée ; leur rôle ne doit cependant pas être surévalué car la distribution des différents types de noms de lieux montre bien que la désignation des localités émane, de façon générale, de la population germanique. Seule une analyse chronologique des faits linguistiques permet de connaître la durée de vie de cette *Romania Iuvavensis*. Une telle analyse repose sur deux principes méthodologiques simples :

- un nom qui présente encore certaines «lois phonétiques» de la langue donatrice, donc

ici du roman, ne peut avoir été intégré dans la langue d'accueil, à savoir le germano-bavarois, qu'*après* l'achèvement de ces changements ;

- un nom qui présente déjà certaines «lois phonétiques» de la langue d'accueil doit y avoir été intégré *avant* l'achèvement des changements concernés. En revanche, s'il ne présente pas ces phénomènes, on doit en conclure à une intégration *postérieure* à leur achèvement.

L'application de ces principes au matériel onomastique qui n'est présenté ici que partiellement (n° 1 à 10)¹³ permet de déterminer la durée de vie d'une langue morte et le moment précis de son absorption par le système linguistique dominant :

1. Adnet, VIII^e s. *ad Atanate*, < rom. **Adanade* < **Atanate* ;
2. Kuchl, IV^e s. *Cuculle*, VIII^e s. *ad Cucullas*, *ad Cuchil*, a. 930 *ad Chuchulam* ;
3. Grödig, VIII^e s. *ad Crethica*, a. 930 *ad Gretticham*, < **Gradica* (?) ;
4. Vigáun, VIII^e s. *ad Figun*, < rom. **Vicône* ,grand village' ;
5. Gugelán-Alm, VIII^e s. *Cuculana* ;
6. Rif, a. 1194 *Rive*, < *ripa* ,rive' ;
7. Larosen(bach) près de Berchtesgaden, VIII^e s. *Ladusa*, < **Latosa* (hydronyme) ;
8. +Tuval au nord de Hallein, ³1191 *Toval*, a. 1198 *Tubal*, < rom. **Tubalis* (du latin *tubus* ,tube') ;
9. Marzóll, VIII^e s. *ad Marciolas* (du NP *Marciolus*) ;
10. Torrén, a. 1189 *torrentes duos, unus eiusdem vocabuli orenne*, < rom. **torrente* ,torrent'.

Le nom de lieu Kuchl (n° 2) présente ainsi la mutation consonantique du vieux haut allemand, processus complexe qui affecte les occlusives sourdes [p, t, k] et par la suite - mais dans une zone réduite aux dialectes du haut allemand de l'Allemagne du Sud - les occlusives sonores [b, d, g]. Ici, l'occlusive [k] se transforme en fricative [x] (transcrite par <ch>), d'où la forme romane *Cucullas* qui devient *Cuchil* en vieux haut allemand du VIII^e siècle. Il est symptomatique de voir que quelques toponymes de la *Romania* de Salzbourg reflètent la transformation du [k] qui intervient au VII^e siècle (voir n° 3 *Grödig*) ou bien l'évolution encore plus tardive du [d] sonore vers le [t] sourd (voir n° 1 *Adnet*), alors qu'ils ne sont pas affectés par le processus antérieur, datant du VI^e siècle, qui voit se transformer le [t] en [ts] (rendu par <tz> ou <z>), le [p] en [pf], comme cela peut s'observer dans les exemples n° 8 *Tufal* et n° 10 *Torrén* qui ont conservé leur [t].

Pour la chronologie, ceci signifie qu'il n'est pas possible de parler de germanisation pour le VI^e siècle et que celle-ci n'intervient timidement et ponctuellement qu'au début du VII^e et au cours du VIII^e siècle comme le montre l'exemple de Kuchl, cité moyenne d'importance

13) Les mentions sont tirées de Reiffenstein (voir note 12), p. 59 sq.

secondaire, qui fut un *vicus*, puis un *castellum*¹⁴. Cela se traduit aussi par certains changements phonétiques romans tels que la sonorisation des occlusives intervocaliques [p,t,k] qui intervient dans les toponymes n° 4 à 7 et qui est encore opérée sur des phonèmes comme le [k], alors que dans le cas d'une intégration précoce dans le bavarois, ces mêmes [k] auraient dû subir la mutation consonantique du vieux haut allemand et se transformer en [x], comme le montre l'exemple de Kuchl. Ainsi, dans Gugelán-Alm (n° 5), nous constatons une sonorisation romane de [k] en [g] à la place de l'évolution de vieux haut allemand [k] > [x] qui aurait donné quelque chose comme **Kucheln*, si le toponyme avait été adopté précocement par une population bavaroise. Par ailleurs, au vu de ces faits, on peut être amené à supposer que dans la *Romania* de Salzbourg (comme dans d'autres zones de retrait à proximité de la *Germania*) la sonorisation n'est pas intervenue aussi précocement que dans la *Romania* centrale¹⁵.

L'impression d'une germanisation tardive des Romains de la région de Salzbourg est encore renforcée si l'on examine des exemples comme le n° 8 *Tufal*, où la substitution du [v] roman par [f] en vieux haut allemand¹⁶, phénomène que n'est observé qu'à partir du

14) Pour une chronologie de la mutation consonantique dans l'espace bavarois, on peut se référer à : Ernst Schwarz, "Die althochdeutsche Lautverschiebung im Altbairischen (mit besonderer Heranziehung der Salzburger Güterverzeichnisse)", in : *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur* 50 (1927), p. 242-287 ; *Ibid.*, "Baiern und Walchen", in : *Zeitschrift für Bayerische Landesgeschichte* 33 (1970), p. 857-938.

15) Cf. Max Pfister, in : *Zeitschrift für Romanische Philologie* 103 (1987), p. 91 sq. ; *Ibid.*, "Sonorisierungserscheinungen vor dem Jahre 900", in : R. Schützeichel (dir.), *Philologie der ältesten Ortsnamenüberlieferung*, Heidelberg 1992, p. 311-331 ; W. Haubrichs, "Lautverschiebung in Lothringen. Zur althochdeutschen Integration vorgermanischer Toponymie der historischen Sprachlandschaft zwischen Saar und Mosel", in : R. Bergmann, *et alii* (dir.), *Althochdeutsch*, t. 2, Heidelberg 1987, p. 1378 sq.

16) Cf. Wolfgang Kleiber, "Das moselromanische Substrat im Lichte der Toponymie und Dialektologie", in : W. Haubrichs/H. Ramge (dir.), *Zwischen den Sprachen*, Sarrebruck 1983, p. 160 ; Monika Buchmüller/Wolfgang Haubrichs/Rolf Spang, "Namenkontinuität im frühen Mittelalter. Die nichtgermanischen Siedlungs- und Gewässernamen des Landes an der Saar", in : *Zeitschrift für die Geschichte der Saargegend* 34/35(1986/87), p. 30, 121, 130 ; Haubrichs (voir note 15), p. 1390 sq. Une collection des premières mentions des graphies inversées <f> pour <v> reste à constituer. Une des attestations les plus anciennes semble émaner d'un document de l'abbaye de Murbach datant de 735/37: *in figo Delemonze* < **in vico Delemonze*. Cf. Monika Buchmüller-Pfaff, "Namen im Grenzland – Methoden, Aspekte und Zielsetzung in der Erforschung der lothringisch-saarländischen Toponomastik", in : *Francia* 18 (1991), p. 185 sq., note 65. Pour l'espace bavarois cf.

VIII^e siècle, est encore visible. La germanisation encore plus tardive de certaines régions est documentée par le maintien partiel de l'accent tonique sur la pénultième, sur l'avant-dernière syllabe à la place de l'accent initial, sur la première syllabe, qui caractérise les langues germaniques (voir n° 4, 5, 9 et 10): on trouve ainsi *Marzöll* au lieu de **Márzoll*, *Torrén* au lieu de *Tórren*, etc. Le maintien de cet accent amène d'ailleurs Ingo Reiffenstein à parler d'une continuité de la *Romania* salzbourgeoise jusqu'au XI^e siècle¹⁷.

Si l'on observe la carte n° 2 qui cartographie les traces de germanisation des toponymes pré-germaniques, on constatera que le caractère quasi linéaire de la frontière linguistique lors des périodes les plus anciennes (voir carte n° 1) se dissout progressivement à partir des VII^e/VIII^e siècles en une série de petits pays enclavés ou non enclavés, en un ensemble d'îlots linguistiques, en attendant leur germanisation complète, la dernière étape de ce processus semblant se traduire par les toponymes dans lesquels l'accent est maintenu sur la pénultième. On observe ainsi pour la *Romania* de Salzbourg le passage d'une frontière linéaire assez nette vers un espace avec une frontière diffuse¹⁸.

Le postulat de la frontière linéaire recourt volontiers à l'image de la frontière «naturelle», soit, dans ce cas, le «verrou naturel allant de l'Untersberg, via les marais de Salzbourg vers les montagnes salzbourgeoises jusqu'au Gaisberg et aux espaces forestiers de l'est»¹⁹. Le philologue n'osera pas se prononcer sur la véracité de cette hypothèse. Néanmoins, au vu des données philologiques, il pourra suggérer à l'archéologue et à l'historien d'envisager l'idée que l'arrière-pays de Salzbourg aurait déjà pu être vidé, du moins partiellement, de ses éléments romans durant l'Antiquité tardive, y compris par le biais de mesures juridiques.

2. La *Romania* suisse

La genèse de la frontière linguistique en Suisse a été analysée aussi bien par des germanistes comme Stefan Sonderegger²⁰ ou Peter Glatthard²¹ que par des romanistes

aussi Wiesinger, *Kontinuitäten* (voir note 9), p. 298 (avec une première mention datant de ± 790).

17) La dimension chronologique de ce problème d'accent mériterait d'être analysée en profondeur. Cf. aussi Kleiber (voir note 16), p. 174 sq.

18) Il est évident qu'il existait au nord de cette frontière des îlots de romanité attestés par des noms en Walch ou des reliquats toponymiques. Il faut aussi envisager l'existence de petits groupes isolés de Romains, comme le montrent les anthroponymes et les sources écrites évoquant les *Romani*.

19) Reiffenstein (voir note 12), p. 52.

20) Voir St. Sonderegger, "Die Ausbildung der deutsch-romanischen Sprachgrenze in der Schweiz im Mittelalter", in : *Rheinische Vierteljahrsblätter* 31 (1966/67), p. 223-290 ; *Ibid.*, "Sprachgrenzen und Sprachgrenzlandschaften in der Schweiz", in : *Onoma* XIX (Louvain 1976), p. 277-292 ; *Ibid.*,

comme Gerold Hilty ou Hans Stricker²², ou encore par des archéologues tels que Max Martin²³. Si l'on fait abstraction de la situation assez claire le long de la frontière italienne avec des barrières naturelles imposantes, la frontière romano-germanique actuelle en Suisse présente deux espaces caractéristiques: d'une part, au sud-est de la Suisse, dans le canton des Grisons, une frontière très étendue dans le massif alpin sépare la zone germanique et les vestiges de la zone réto-romanche ; d'autre part, dans l'ouest et le sud-ouest, dans les cantons de Berne, Fribourg et Neuchâtel, la frontière sépare la Suisse romande de la Suisse

"Die Ortsnamen", in : *Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, t. VI : Das Frühmittelalter, Bâle 1979, p. 75-96 ; *Ibid.*, "Die Siedlungsverhältnisse Churrätiens im Lichte der Namenforschung", in : J. Werner/E. Ewig (dir.). *Von der Spätantike zum frühen Mittelalter* (= Vorträge und Forschungen XXV), Sigmaringen 1979, p. 219-254 ; *Ibid.*, "Die Schweiz als Sprachgrenzland. Eine historisch-typologische Standortbestimmung", in : W. Haubrichs (dir.), *Sprachgrenzen* (=LiLi. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik 83), Göttingen 1992, p. 13-19.

21) P. Glatthard, *Ortsnamen zwischen Aare und Saane. Namensgeographische und siedlungsgeschichtliche Untersuchungen im westschweizerdeutschen Sprachgrenzraum*, Berne/Stuttgart 1977.

22) G. Hilty, "Prolegomena zum St. Galler Namenbuch", in : *Sprachleben in der Schweiz. Festschrift R. Hotzenköcherle*, Berne 1963, p. 289-300 ; *Ibid.*, "Romanisch-germanische Symbiose im Raum Grabs", in : *120. Jahrsblatt des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen*, Saint-Gall 1980, p. 30-43 ; H. Sticker, "Zur Sprachgeschichte des Rheintals, vor allem Werdenbergs und Lichtensteins", in : *Die Sprachlandschaft Rheintal* (=Gesellschaft Schweiz-Lichtenstein, Schriftenreihe Nr. 4), Saint-Gall 1989, p. 33 sq., p. 55 sq (bibliographie) ; Cf. aussi W. Camenisch, *Beiträge zur alträtoromanischen Lautlehre auf Grund romanischer Orts- und Flurnamen im Sarganserland*, thèse, Zurich 1962 ; T.A. Hammer, *Die Orts- und Flurnamen des St. Galler Rheintals. Namensstruktur und Siedlungsgeschichte* (=Studia Linguistica Alemanica, t. 2), Frauenfeld 1973.

23) M. Martin, "Das Fortleben der spätrömisch-romanischen Bevölkerung von Kaiseraugst und Umgebung im Frühmittelalter auf Grund der Orts- und Flurnamen", in : *Provincialia. Festschrift R. Laur-Belart*, Bâle 1968, p. 133 sq. ; *Ibid.*, "Die alten Kastellstädte und die germanische Besiedlung", in : *Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, t. VI, Bâle 1979, p. 97-132 ; *Ibid.*, "Die spätrömisch-frühmittelalterliche Besiedlung am Hochrhein und im schweizerischen Jura und Mittelland", in : *Von der Spätantike zum frühen Mittelalter. Aktuelle Probleme in historischer und archäologischer Sicht*, Sigmaringen 1979, p. 411 sq. ; *Ibid.*, "Das Gebiet des Kantons Solothurn im frühen Mittelalter. Ein Bericht zum Stand der archäologischen Forschung", in : *Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte* 66 (1973), p. 219 sq.

alémanique. Cette partie de la frontière linguistique est représentée sur la carte n° 3 qui révèle aussi le halo de doublets romano-germaniques, caractéristique des régions frontalières qui établit l'aire de dissémination des différentes communautés langagières.

Au V^e siècle, néanmoins, tout cet espace compris entre la haute vallée du Rhin, le lac de Constance et les Alpes était peuplé de locuteurs romans (voir carte n° 4). L'intégration de cet espace dans le domaine linguistique germanique peut de nouveau s'observer grâce aux toponymes.

Dès le début du VI^e siècle, les Alamans s'installent comme occupants permanents sur l'autre rive du Rhin en direction du sud²⁴. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans certains toponymes pré-germaniques de la Suisse septentrionale des traces de la plus ancienne étape de la mutation consonantique du vieux haut allemand, à savoir l'évolution de [t] vers [ts]. Les divers phénomènes de cette mutation consonantique peuvent être illustrés par une sélection d'exemples significatifs :

11. Ziehl (hydronyme), a. 817 *Tela*, a. 1212/20 *apud Telam quod vulgo dicitur Cilae* ;
12. Zürich < **Turicum* ;
13. Zurzach < **torta aqua* (?) ;
14. - Winterthur < **Vitudurum* (cf. n° 17) ;
 - Montlingen, < rom. **monticulus* 'petite montagne', a. 1155,
 - Tifers (près de Fribourg) < rom. *taberna* 'taverne' (cf. n° 19),
 - Pratteln (près de Bâle) < rom. *pratella* 'prés',
 - Kempraten (près de Zurich) < a. 761 *Centoprato*,
15. Kallnach, a. 1261 *apud Calnachon*, < **Calcaniacum* (NP *Calcanius*), à comparer avec d'autres noms en *-iacum* tels que Bülach, Sissach, Kapfnach, Reinach, etc.
16. Montlingen, a. 1155 *Montigels*, < **monticulus* ;
17. Winterthur < **Vidudurum* < **Vitudurum* ;
18. Thun < celt. **Dânon* ;
19. Tifers, a. 1150 *Tabernae*, a. 1228 *Tavels*, a. 1433 *Tavers* < *ad Tabernas* ;
20. Salvenach (Ct. de Fribourg), a. 1415 *Salfenachen* < **Silvaniacum* ;
21. Näfels (Ct. de Glaris), Nófels (Vorarlberg) < rom. **Novâlias* 'nouveaux défrichements' ;
22. Saléz (Ct. de St. Gall), a. 847 *Salectum* < **Salec(ê)tum* 'saulaie'.

Dans l'exemple n° 12 Zürich < *Turicum*, la consonne initiale présente l'évolution de [t] vers [ts], phénomène également observable dans les exemples n° 11 et 13, mais manquant

24) Pour une datation archéologique de cette avancée cf. les travaux de Max Martin (voir note 23) et de Rainer Christlein, *Die Alamannen. Archäologie eines lebendigen Volkes*, Stuttgart, 1978, p. 25 sq. ; voir aussi Rudolf Mossbrugger-Leu, *Die Alamannen und Franken*, in : *Ur- und frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz*, t. VI, Bâle, 1979, p. 39 sq.

dans d'autres noms comme Winterthur < *Virudurum* ou Tafers < *Tabernas* (cf. n° 14). Les étapes ultérieures de la mutation consonantique sont nettement mieux représentées, ainsi celle de [k] en [x] que l'on retrouve dans Kallnach < **Calcaniacum* (n° 15), ces derniers toponymes étant d'ailleurs localisés en Suisse intérieure. La carte n° 4 met en évidence la présence de véritables nids de toponymes sans mutation consonantique enclavés entre les toponymes ayant subi une mutation. Ces îlots linguistiques sont situés sur la limite méridionale, à savoir dans le pays de Bâle, dans les contrées au nord-ouest du lac de Thoue, au sud du lac de Zurich jusqu'au canton de Glaris et au sud du lac de Constance dans la haute vallée du Rhin. Ces îlots qui peuvent éventuellement s'appuyer sur un point fortifié, rappellent les phénomènes linguistiques décelés dans la *Romania* de Salzbourg, à savoir la sonorisation romane qui peut être "recouverte" par l'évolution de [d] vers [t] en vieux haut allemand pour les dentales (cf. n° 17 et 18), ou encore la substitution tardive d'un [v] latin par [f] en vieux haut allemand (cf. n° 19 à 21, à comparer avec le n° 17). Dans la haute vallée du Rhin, tardivement germanisée, et au sud du Walensee, on rencontre de nouveau le maintien de l'accent roman sur la pénultième (n° 22), comme le montrent aisément des toponymes comme Saléz, Sargáns, Ragáz, Maláns, etc.

On peut considérer la répartition géographique diversifiée des structures phonétiques des toponymes comme un miroir de la chronologie de la germanisation dans cet espace. S'appuyant sur une frontière militaire datant de l'Antiquité tardive et de l'époque alamane dans la haute vallée du Rhin, la frontière linguistique se dilue pour constituer, dans un laps de deux ou trois siècles, de nouveaux morceaux de frontières dans les Alpes et le Jura. Stefan Sonderegger a fort bien montré sur la carte n° 5 que ces derniers s'appuient sur la topographie des montagnes moyennes, sur l'étranglement des vallées du nord des Alpes et les régions marécageuses autour de Berne entre les lacs de Neuchâtel, de Murten et de Thoue. Vers l'arrière, des îlots linguistiques en phase de dissolution subsistent durant un certain temps. Selon ce schéma, au cours du Moyen Âge et des temps modernes, ces vestiges de frontières se déplacent vers le sud, et notamment dans la haute vallée du Rhin réto-romanche.

Si l'on s'interroge sur les causes de ce phénomène, on ne peut mettre en doute l'impact de l'immigration massive de colons almans au début de la période. Par la suite, on peut encore signaler le rôle des contingences géographiques naturelles. Mais, à mon avis, les véritables causes de cette intégration rapide des îlots linguistiques et du recul constant de la frontière linguistique vers le sud demeurent encore inconnues, surtout quand on les compare avec d'autres îlots linguistiques bien plus résistants, et ceci malgré le prestige culturel acquis par la langue allemande en Suisse.

3. La Romania de Trèves et de Metz

L'espace mosellan-mosan, l'ancienne province romaine de *Belgica Prima*, n'a pas été jusqu'à aujourd'hui l'objet de recherches aussi poussées que pour les deux régions évoquées précédemment. Je peux néanmoins m'appuyer sur les travaux du romaniste Max Pfister²⁵ et des germanistes Wolfgang Kleiber²⁶, Rudolf Post²⁷, Monika Buchmüller-Pfaff²⁸, ainsi que

25) M. Pfister, "Altromanische Relikte in der östlichen und südlichen Galloromania, in den rheinischen Mundarten, im Alpenraum und in Oberitalien", in : *Fakten und Theorien. Festschrift H. Stimm*, Tübingen 1982, p. 219-230 ; *Ibid.*, "Galloromanische Relikte in der Toponomastik Ostlothringens und des Saarlandes", in : W. Haubrichs/H. Ramge (dir.), *Zwischen den Sprachen. Siedlungs- und Flurnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Sarrebruck, 1983, p. 121-152 ; *Ibid.*, "Zur Chronologie von Palatalisierungserscheinungen in der östlichen Galloromania", in : *Romania Ingeniosa. Festschrift G. Hilty*, Berne etc., 1987, p. 179-190 ; *Ibid.*, "Die Moselromania und die romanischen Reliktzonen im Hochwald-Mittelrheingebiet und im Schwarzwald", in : J. Kramer/O. Winkelmann, *Das Galloromanische in Deutschland*, Wilhelmsfeld 1990, p. 11-32 ; *Ibid.*, *Sonorisierungserscheinungen* (voir note 15).

26) W. Kleiber, "Die romanische Sprachinsel an der Mosel im Spiegel der Reliktwörter", in : *Kurtrierisches Jahrbuch* 4 (1974), p. 16-31 ; *Ibid.*, "Waben/Feber-Naf/Nef. Zwei moselländische Flurnamen gallischer Herkunft", in : *Mosel-Eifel-Hunsrück. Der Landkreis Cochem-Zell*, 1979, p. 117-122 ; *Ibid.*, "Sprachliche Landesforschung am Institut für geschichtliche Landeskunde Mainz", in : *Beiträge zur Namensforschung* nouv. sér. 16 (1981), p. 184-194 ; *Ibid.*, "Das moselromanische Substrat" (voir note 16), p. 153-192 ; *Ibid.*, "Probleme romanisch-germanischen Sprachkontakts an der Mosel vornehmlich im Bereich der Prosodie von Toponymen", in : R./ Schützeichel (dir.), *Gießener Flurnamen-Kolloquium*, Heidelberg 1985, p. 528-545 ; *Ibid.*, "Réflexes romans dans le franc de la Moselle", in : *Actes du XVIII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Tübingen, 1990, t. 1, p. 23-32. Cf. aussi les travaux plus anciens de Wolfgang Jungandreas, surtout : *Zur Geschichte des Moselromanischen. Studien zur Lautchronologie und zur Winzerlexik*, Wiesbaden 1979 ; voir encore les comptes-rendus de cet ouvrage par : H. Tiefenbach, in : *Beiträge zur Namensforschung*, nouv. sér. 15 (1980), p. 452-456 ; M. Gysseling, in : *Leuvense Bijdragen* 71 (1982), p. 251 sq. ; H.J. Wolf, in : *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen* 219 (1982), p. 213-218 ; Ch. Schmitt, in : *Revue de Linguistique Romane* 46 (1982), p. 478-484 ; voir aussi : Johannes Hubschmid : "Etymologische und sprachgeographische Bemerkungen zu romanischen Ortsnamen aus dem Mosellande", in : *Zeitschrift für Romanische Philologie* 97 (1981), p. 499-503 ; Wulf Müller, "Zu den romanischen Ortsnamen des Mosellandes", in : *Rheinische Vierteljahrsblätter* 50 (1986), p. 1-15.

27) R. Post, *Romanische Entlehnungen in den westmitteldeutschen Mundarten*, Wiesbaden 1982 ; *Ibid.*, *Lehn- und Reliktwörter im Rheinland* (= Geschichtlicher Atlas der Rheinlande, Beiheft X, 1),

sur quelques travaux personnels²⁹.

Examinons d'abord, à partir de la carte n° 6, le cheminement de l'actuelle frontière linguistique franco-allemande en Lorraine. La ligne continue tracée à l'ouest représente la frontière linguistique telle qu'on a pu la reconstituer pour l'année 1500³⁰. La ligne discontinue à l'est représente la frontière actuelle qui se situe donc à quelques kilomètres à peine de la première³¹. Il n'existe aucune raison géographique pour expliquer le tracé de cette ligne. A l'est de la frontière des années 1500, les hachures reproduisent tous les toponymes d'origine romane ou pré-germanique de la future zone germanique et, à l'ouest de cette frontière, tous les toponymes d'origine germanique de la future zone francophone. De ce fait, la carte jette un premier éclairage sur la répartition spatiale des îlots linguistiques et des territoires germaniques et romans à l'époque de la consolidation de la frontière. Pour ce qui concerne les toponymes pré-germaniques à l'est de la frontière, on relèvera notamment la forte concentration au nord, dans la *Romania* de Trèves qui sera évoquée plus tard, ainsi que le corridor qui va de Metz vers le nord en longeant la route romaine en direction de Trèves, vers l'est en direction de Mayence et la route qui rejoint le Rhin vers Worms via Sarrebruck, ce qu'illustre aussi la carte n° 7 reflétant la répartition des toponymes pré-germaniques en Sarre. Finalement, on remarquera l'extension vers le sud-est le long de la route romaine en direction de Strasbourg traversant la région des salines de la vallée de la Seille densément pourvue de *vici*. Pour ce qui concerne les toponymes

Cologne 1985. Cf. aussi Martin Halfer, "Germanisch-romanische Kontaktphänomene am Beispiel der Mikrotoponymie des Mittelrheins", in : R. Schützeichel (dir.), *Gießener Flurnamen-Kolloquium*, Heidelberg 1985, p. 546-559.

28) M. Buchmüller-Pfaff, *Siedlungsnamen zwischen Spätantike und frühen Mittelalter. Die -(i)acum-Namen der römischen Provinz Belgica Prima*, Tübingen, 1990 ; *Ibid.* (voir note 16) ; voir aussi : Buchmüller/Haubrichs/Spang (voir note 16).

29) W. Haubrichs, "Siedlungsnamen und frühe Raumorganisation im oberen Saargau", in : *Ibid./H. Ränge* (dir.), *Zwischen den Sprachen. Siedlungs- und Flurnamen in germanisch-romanischen Grenzgebieten*, Sarrebruck, 1983, p. 221-288 ; *Ibid.*, "Warndtkorridor und Metzger Romanening. Überlegungen zur siedlungsgeschichtlichen und sprachgeschichtlichen Bedeutung der Doppelnamen und des Namenwechsels in Lothringen", in : R. Schützeichel (dir.), *Ortsnamenwechsel*, Heidelberg 1986, p. 264-300 ; *Ibid.* (voir note 15), p. 1350-1391 ; *Ibid./Max Pfister*, "Toponymie und Entwicklung der deutsch-französischen Sprachgrenze", in : *Der Kreis Merzig-Wadern und die Mosel von Nennig bis Metz. Führer zu den archäologischen Denkmälern in Deutschland*.

30) Cf. Hans Witte, *Das deutsche Sprachgebiet Lothringens und seine Wandlungen von der Feststellung der Sprachgrenze bis zum Ausgang des 16. Jahrhunderts*, Stuttgart 1884.

31) Cf. Maurice Toussaint, *La frontière linguistique en Moselle*, Paris, 1955.

germaniques à l'ouest de la frontière linguistique, on remarquera la concentration au sud-est de Metz qui subira néanmoins la forte domination du centre roman de Metz. Il convient de ne pas accorder trop d'importance aux quelques emprunts à étymologie germanique des environs de Metz qui ne constituent nullement un témoignage en faveur d'une occupation germanique.

Il est évident que des toponymes désignant des sites d'origine franque apparaissent aussi à l'ouest, dans la vallée de la Meuse près de Verdun ou dans les Ardennes belgo-luxembourgeoises et encore plus loin à l'ouest, mais en nombre bien plus réduit que la recherche ancienne semblait supposer³². Comme ils ne présentent aucun intérêt pour l'analyse de la frontière linguistique franco-allemande, il n'en sera plus question ici.

La carte n° 8 qui détaille minutieusement la situation autour de Metz, laisse reconnaître, en dépit de l'extrême imbrication des toponymes, que la *Romania* messine, tout comme celle de Salzbourg, disposait précocement d'une portion de frontière linguistique linéaire : elle était composée par un cercle dense de localités aux noms pré-romans ou pré-germaniques qui, dans son centre, était entièrement dépourvu de reliquats toponymiques germaniques. Établissons cependant la chronologie linguistique de l'intégration de ces îlots romans antérieure à la consolidation de la frontière linguistique. La *Romania* mosellane de Trèves et de Metz se caractérise par l'absence dans les toponymes de toute trace de la première étape de la mutation consonantique du vieux haut allemand de [t] en [ts] :

23. Tawérn, a. 1000 *Taberna*, a. 1247 *Tavernas* (à comparer avec le n° 19 et à opposer à l'exemple alsacien de Zabern/Saverne < *Tabernas*) ;
24. Mettlach, a. 774/791 *Medolaga*, a. 884 *Medelacha* < **Metallácum* (du NP *Metellus*) ;
25. +Plenter, cne. d'Elvange (Moselle), a. 1246 Planter, < **plantarium* 'vignoble' ;
26. Tarquimpol (Moselle), IV^e s. *Decempagi*, 8e s. *Decem pagos*, a. 1333 *Techempal* ;
27. Wochern, a. 1084 *Wochera*, < pré-romain **Wokarâ* (hydronyme) ;
28. Detzem (près de Trèves), a. 897 *Decima*, ±1220 *Dezzeme* < **ad decimam* [leugam] ;

32) Dans les travaux anciens, on peut comparer, en plus de ceux signalés dans la note 1 : Franz Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich* (=Abh. d. Preuss. Akademie d. Wiss., a. 1937, phil.-hist. Kl. n°12), Berlin, 1938 ; *Ibid.*, *Romania Germanica. Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreiches*, t. 1, Berlin², 1970 ; Werner Blochwitz, *Die germanischen Ortsnamen im Département Ardennes. Ein Beitrag zur Frage der Franksiedlung in Nordfrankreich*, Hambourg, 1939 ; Walther von Wartburg, *Umfang und Bedeutung der germanischen Siedlung in Nordgallien im 5. und 6. Jahrhundert im Spiegel der Sprache und der Ortsnamen*, (=Deutsche Akademie d. Wiss. zu Berlin, Vorträge und Schriften, 36), Berlin, 1950. Une critique des problématiques de recherche, notamment celles de Petri, ainsi qu'une bibliographie complémentaire, se trouvent chez Haubrichs (voir note 1).

29. +Retzig (Luxembourg), antique *Ricciaco*, X^e s. *in pago Ricciaco*, 938 *in pago Rizogohensi* („Ritzigau“) ; à comparer avec Bacharach < **Bacaracum* < **Baccaracum* ;
30. Yutz (près de Thionville), a. 830 *de villa Judicio*, a. 1211 *Juxe*, a. 1432 *Juetze* < **Judicium* ;
31. Destry (Moselle), a. 777 *Destrago*, a. 966 *Dextroch* < **Dextracum* ;
32. Fillen (Haute-/Basse-Vigneulles, Moselle), a. 1282 *Vila*, 15^e s. *Nyderfyellen* < **Villa* ;
33. Fellerich (près de Trèves), a. 949 *Ualeriacum*, a. 1000 [apocryphe du XII^e s.] *Uelreke* ;
34. lieux-dits Wâber, Fêber, etc., a. 1030 *Wavera*, a. 1136 *Waver* < gaul. **Vâbero* „marécage“ ;
35. lieux-dits Nâf, Nôf, Nêf, etc., a. 1139 *Neuim*, a. 1343 *Nayve* < gaul. *nâva*, „vallon“ ;
36. Kastalláun, a. 1226 de *Kestilun* ;
37. Wadrill, a. 981 *Waderola* (nom de lieu dérivé d'un hydronyme).

La distribution spatiale et la masse des [t] conservés a été reproduite sur la carte n° 9. La sous-représentation de la région au nord de Trèves et au long de la Moselle inférieure est due à un déficit de la recherche. L'examen du seul nom de lieu-dit *Planter* < **plantarium* avec maintien du [t] que Wolfgang Kleiber a reproduit sur la carte n° 10 démontre que des recherches approfondies combleraient cette lacune. De toute manière, le critère de la mutation de [t] en [ts] ne permet nullement de déceler une germanisation de ces îlots linguistiques au cours du sixième siècle. A l'inverse, tous les toponymes de notre secteur montrent un [k] pré-germanique affecté par la mutation vers [x], comme le révèlent les exemples n° 26 et 27, avec notamment l'hydronyme **Wokarâ* > *Wocher(n)*. Or, cette mutation de [k] vers [x] du vieux haut allemand intervient au VII^e siècle. Vers la même époque, ou légèrement après, intervient également une loi phonétique romane concernant le [k] placé devant [e] ou [i], à savoir la palatalisation de [ke, ki] en [tse, tsi], telle qu'on la voit, par exemple, dans le mot latin *cervus* „cerf“ avec un [k] initial qui évolue d'abord vers l'affriquée [ts], puis vers la spirante [s], pour aboutir ainsi au français *cerf*. Si l'on réussit à déceler, dans le sud de la région mosellane, des [k] précédant [e, i] et affectés par la mutation consonantique, comme dans l'exemple n° 26 où *Decempagi* est transformé en *Techempal*, alors qu'au nord de la région, l'exemple n° 28 *Decima* > *Detzem* est régi par la palatalisation romane en [ts], les exemples n° 29 et 30 présentant des cas parallèles pour les environs de Luxembourg et de Thionville, au nord de Metz, on peut en conclure que la germanisation avait commencé dans le sud dès le septième siècle, alors qu'au nord, vers la direction de Trèves, les parlers romans étaient encore employés couramment. La proximité de l'îlot linguistique de Trèves dont il sera question dans un instant est ainsi annoncée³³.

33) Pour la mutation consonantique en Lorraine, cf. Haubrichs (voir note 15) ; pour la palatalisation «tardive» en Gaule orientale, cf. Pfister, *Chronologie* (voir note 25).

Il existe d'autres témoignages en faveur de la survie de petits îlots de locuteurs romans. Tout comme pour la région de Salzbourg et pour la Suisse, la sonorisation romane apparaît dans les documents, ainsi pour le n° 31 *Destrago*, ou le n° 24 *Medolago*. La représentation du [v] latin par [f] en vieux haut allemand, qui ne peut remonter qu'aux VIII^e ou IX^e siècles (cf. n° 32-35, à comparer avec les n° 23 et 27) est également bien documentée. Cependant, à la différence des régions pré-alpines, les toponymes intégrés dans le système linguistique du vieux haut allemand ne montrent aucune trace de la sonorisation romane, comme le montre l'exemple de Mettlach (n° 24, < **Metellácum*) qui a conservé son [t] et est affecté par la mutation de [k] vers [x], alors qu'une forme romane attestée en 774/791 nous donne *Medolaga* avec un [d] et un [g] sonores.

Cette cohabitation de la forme allemande, précocement adoptée, et d'une forme romane historiquement attestée apparaît dans les toponymes dans tout le secteur. A mon avis, à la différence de la situation des régions alpines, elle ne peut trouver qu'une seule explication: ici, les populations romanes et germaniques, notamment franques, sont restés longtemps en contact à partir du VII^e siècle, tout en conservant leurs propres idiomes. Nous sommes donc en présence non seulement d'îlots linguistiques, mais aussi de contrées mixtes romano-germaniques. Elles n'ont sans doute pas survécu au-delà des VIII^e ou IX^e siècles ; en tout cas, nous n'en trouvons aucune trace, à une exception près, à savoir la *Romania* de Trèves que je vais évoquer maintenant. Son rayon d'action se laisse bien déterminer, à la fois par des toponymes pré-germaniques et par le vocabulaire d'emprunt passé de la langue romane vers les dialectes germaniques postérieurs. Dans une carte de 1982 (carte n° 11), Rudolf Post a pu établir leur forte fréquence le long de la Moselle et particulièrement autour de Trèves. Les dialectes contemporains reflètent ainsi la situation linguistique du Haut Moyen Âge.

La *Romania* de Trèves est sans doute l'îlot linguistique roman le plus important, à la fois dans l'espace et le temps, enclavé dans l'aire linguistique germanique. De ce fait, elle est affectée par des phénomènes linguistiques, transmis par le matériel toponomastique, que la *Romania* mosellane méridionale de Lorraine ne connaît pas. Wolfgang Kleiber³⁴, et plus récemment Monika Buchmüller-Pfaff³⁵ (voir carte n° 12), ont relevé, dans un rayon assez restreint autour de Trèves, des mentions historiques de toponymes avec une graphie en [k] qui ne peut être interprétée que comme fossile d'une situation bilingue franco-allemande attestant des interférences phonétiques et des emprunts dus au contact rapproché des deux langues.

34) Kleiber, *Substrat* (voir note 16), p. 172 sq.

35) Buchmüller-Pfaff, *Siedlungsnamen* (voir note 28), p. 654 sq. ; *Ibid.*, *Namen im Grenzland* (voir note 28), p. 176 sq.

Or, des évolutions phonétiques romanes subsistent plus longtemps dans la *Romania* de Trèves que dans les autres contrées. Il en est ainsi pour l'accent pénultième, rencontré plus haut et témoignant d'une intégration tardive (voir les n° 41 et 42, tels que *Wadrill* < *Waderóla*). Le maintien de cet accent a été reproduit de façon pertinente par Wolfgang Kleiber en 1983 sur une carte³⁶ (carte n° 13) qui met en lumière la densité de cette *Romania* de Trèves.

Sa disparition, sans doute entre le dixième et le douzième siècle, peut être observée par l'intégration relativement faible des évolutions phonétiques ultérieures de la langue romane comme la palatalisation de [â] en [ê], démontrée par Kleiber³⁷ à l'exemple du gaulois **Vâbero* ‚marécage‘ > *Fêber* (n° 39), ou du gaulois **nâva* ‚vallon‘ en *Nef* (n° 40). La carte n° 14 montre bien comment la forme avec [ê] palatalisée n'apparaît plus vraiment que dans la vallée de la Moselle moyenne autour de Bernkastel et qu'elle se limite ailleurs à quelques vestiges localisés autour de Trèves et dans la vallée de la Sarre inférieure, voire à de microscopiques îlots linguistiques. En revanche, les formes en [â] indiquent les contrées déjà germanisées.

Observons à nouveau la frontière linguistique franco-allemande du bassin de la Moselle. Le processus de dissolution des zones mixtes et des îlots linguistiques y apparaît, pour l'essentiel, entre le VIII^e et le XI^e siècle³⁸. Par la suite, la frontière linguistique évolue, éventuellement avec un ourlet de communes bilingues, vers la linéarité. Les causes de cette évolution restent largement inconnues. À l'est de cette frontière se situe le pays „allemand“, l'*Allemagne*, si l'on se place dans la perspective de l'administration des ducs de Lorraine ou celle de la cité de Metz. Les guerres de l'époque moderne, et surtout la catastrophique guerre de Trente Ans ayant dévasté la Lorraine, entraînèrent un recul démographique compensé par une immigration de colons francophones qui provoqua, ici et là, un changement de la langue et un recul de la frontière linguistique (voir carte n° 6) de dix à quinze kilomètres vers l'est. Les événements politiques qui aboutiront au cours des XVI^e et XVII^e siècle à l'annexion du duché de Lorraine par le royaume de France, puis, après la Révolution, à la République française, ont donné naissance à de nouvelles frontières qui ont certainement affecté la situation linguistique. Le développement des nations contemporaines aux XIX^e et XX^e siècles aspirait à la convergence des frontières économiques, monétaires,

36) Kleiber, *Substrat* (voir note 16), p. 176.

37) Kleiber, *Waber/Feber-Naf/Nef*. (voir note 26), p. 117 sq. ; *Ibid.*, *Substrat* (voir note 16), p. 160 sq. ; voir aussi Pfister, *Moselromania* (voir note 25), p. 17 sq, 31 sq.

38) Cf. Max Pfister, "Die Moselromania aus romanischer Sicht", in *Aspekte und Probleme römisch-germanischer Kontinuität. Sprachkontinuität an Mosel, Mittel- und Oberrhein sowie im Schwarzwald*, Stuttgart, 1992, p. 71 sq.

douanières, ecclésiastiques, culturelles et finalement linguistiques, sans toutefois, du moins pour notre cas, y parvenir complètement. Elle donna cependant naissance, en Lorraine germanophone, à un nouveau bilinguisme entre les dialectes germaniques utilisés quotidiennement et la nouvelle langue officielle, la langue normée, culturelle et administrative qu'est le français. Cette évolution est d'ailleurs loin d'être achevée.

4. Conclusion.

Pour terminer, je reviens à ma question de départ sur les rapports entre les frontières linguistiques et d'autres types de frontières et sur leur évolution historique. On constate que les trois exemples choisis ici - Salzbourg, la Suisse, les pays de la Moselle - ont mis en évidence des formes d'évolution très précoces et sans tendance dominante :

- la frontière linéaire (Salzbourg, Metz) ;
- des îlots linguistiques intacts (Trèves) ;
- des vestiges localisés le long des grandes axes de communication ;
- des zones forestières et de montagnes (Alpes, Jura, Hunsrück) ;
- des zones bilingues mixtes (Lorraine et basse Sarre).

On peut quelquefois déterminer une influence «naturelle» des frontières topographiques, notamment dans des zones de montagnes. Mais ces influences ne peuvent prétendre fournir un modèle d'explication général, surtout dans le cas spécifique de la frontière franco-allemande en Lorraine.

On constate aussi des influences des frontières politiques sur la frontière et la situation linguistiques, mais il faut bien reconnaître que ces frontières linguistiques ont pu évoluer durant des siècles sans se préoccuper des frontières politiques.

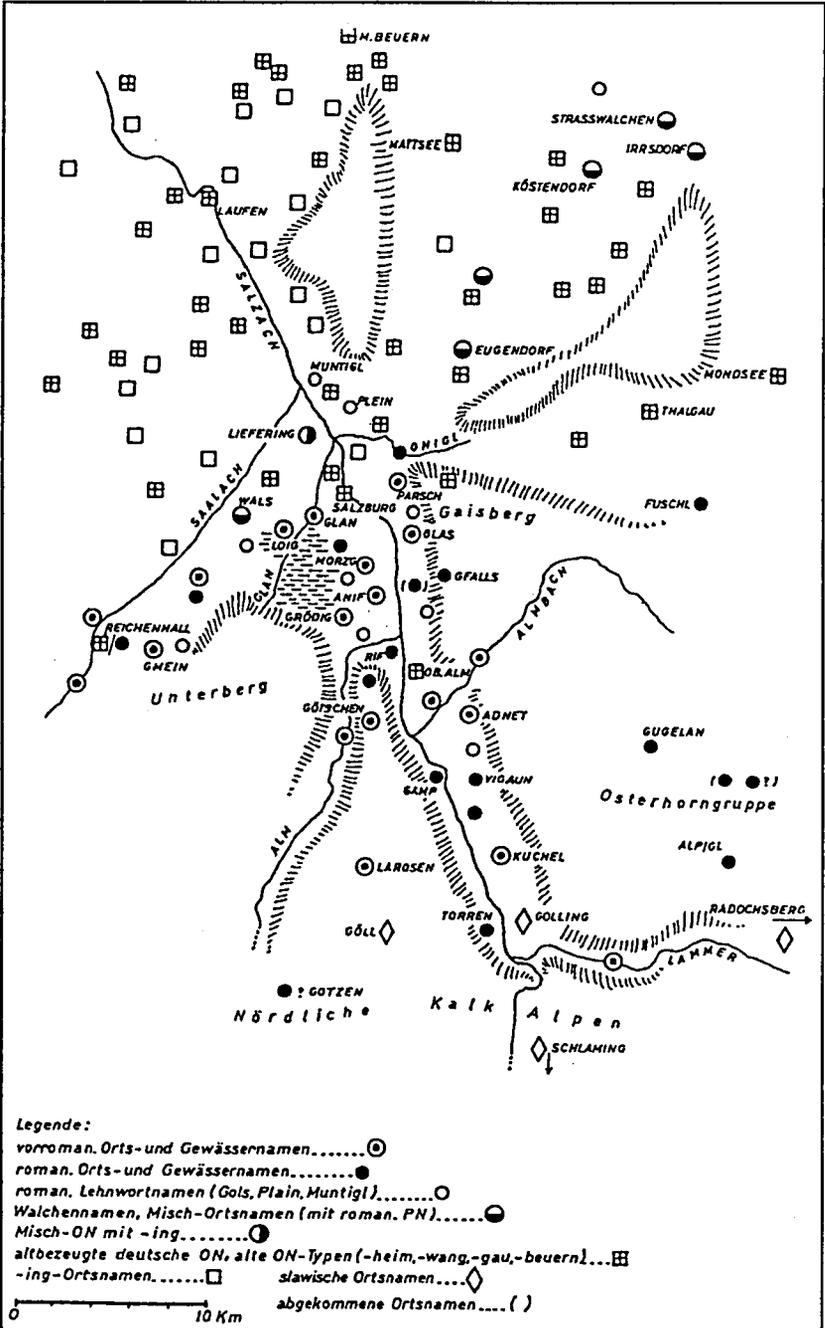
Il est évident qu'une nouvelle colonisation entraîne une nouvelle situation linguistique qui puisse, éventuellement, modifier le tracé de la frontière linguistique. Néanmoins, il ne nous est pas possible de fournir une explication pertinente à la survivance séculaire sans assimilation des îlots linguistiques d'Europe orientale, ou d'Italie dans le cas du bavarois, alors qu'à l'ouest et au sud de l'aire linguistique germanique les zones mixtes et les îlots linguistiques se dissolvaient.

Il me semble qu'au cours des dernières décennies, la recherche sur les régions frontalières et les zones d'interférence a enregistré d'énormes progrès dans la description des faits. Mais en ce qui concerne l'explication des processus historiques, nous en sommes sans doute encore au tout début.

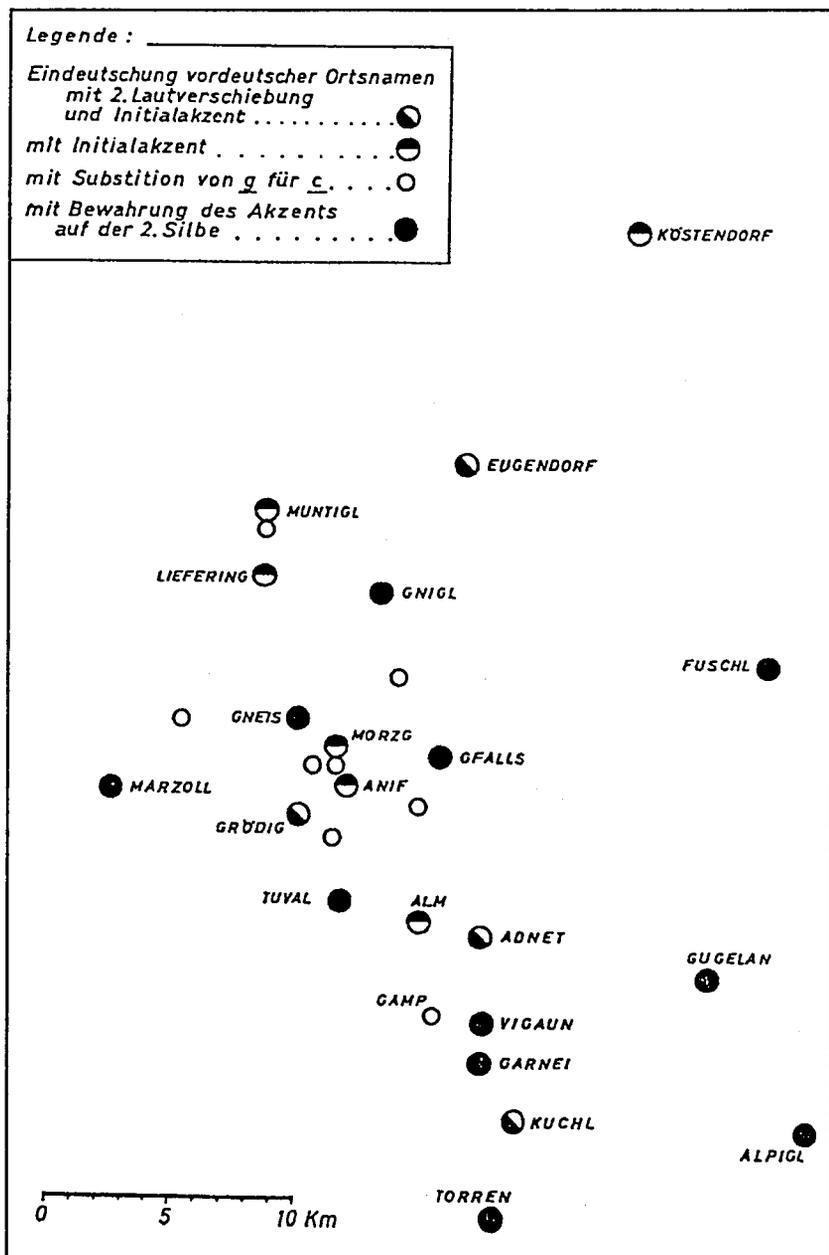
*本稿は、1999年10月19日に広島大学文学部で行われた講演の原稿に加筆修正の上、ご寄稿いただいたものである。

Traductions des légendes explicatives

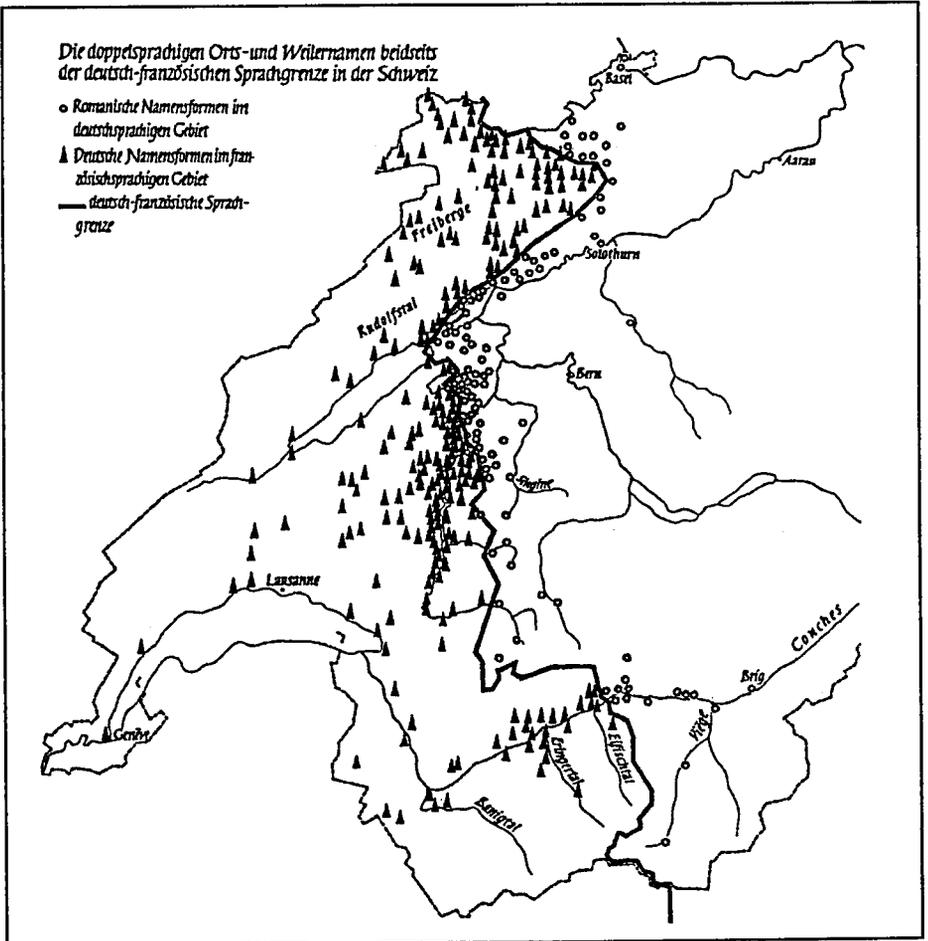
- Carte n° 1: La Romania de Salzbourg (d'après I. Reiffenstein)
- Carte n° 2: La germanisation de la Romania de Salzbourg (d'après I. Reiffenstein)
- Carte n° 3: Les toponymes bilingues le long de la frontière linguistique franco-allemande en Suisse (d'après St. Sonderegger)
- Carte n° 4: Toponymie et mutations consonantiques en Suisse allemande (d'après St. Sonderegger)
- Carte n° 5: Premières bribes de la frontière linguistique germano-romane en Suisse au Haut Moyen Age (d'après St. Sonderegger)
- Carte n° 6: La frontière linguistique franco-allemande dans l'espace mosellan (Lorraine, Luxembourg, Sarre)
- Carte n° 7: Toponymes et hydronymes prégermaniques dans l'espace sarrois
- Carte n° 8: Doublets toponymiques et reliquats toponymiques en Pays Messin
- Carte n° 9: /t/ prégermanique dans l'espace entre Rhin et Moselle
- Carte n° 10: La deuxième mutation consonantique dans les dérivés du lat. *plantāre* (d'après W. Kleiber)
- Carte n° 11: La distribution géographique des reliquats appellatifs romans (d'après R. Post)
- Carte n° 12: /k/ conservé dans le suffixe toponymique *-(i)acum* (d'après M. Buchmüller-Pfaff)
- Carte n° 13: Accent tonique placé sur la fin du mot selon le modèle roman dans la toponymie et la microtoponymie de la 'Mosella Romana' (d'après W. Kleiber)
- Carte n° 14: Gaulois *waber-, feber, naf, nef* fem. (terrain creux ou marécageux) dans la 'Mosella Romana' (d'après W. Kleiber)



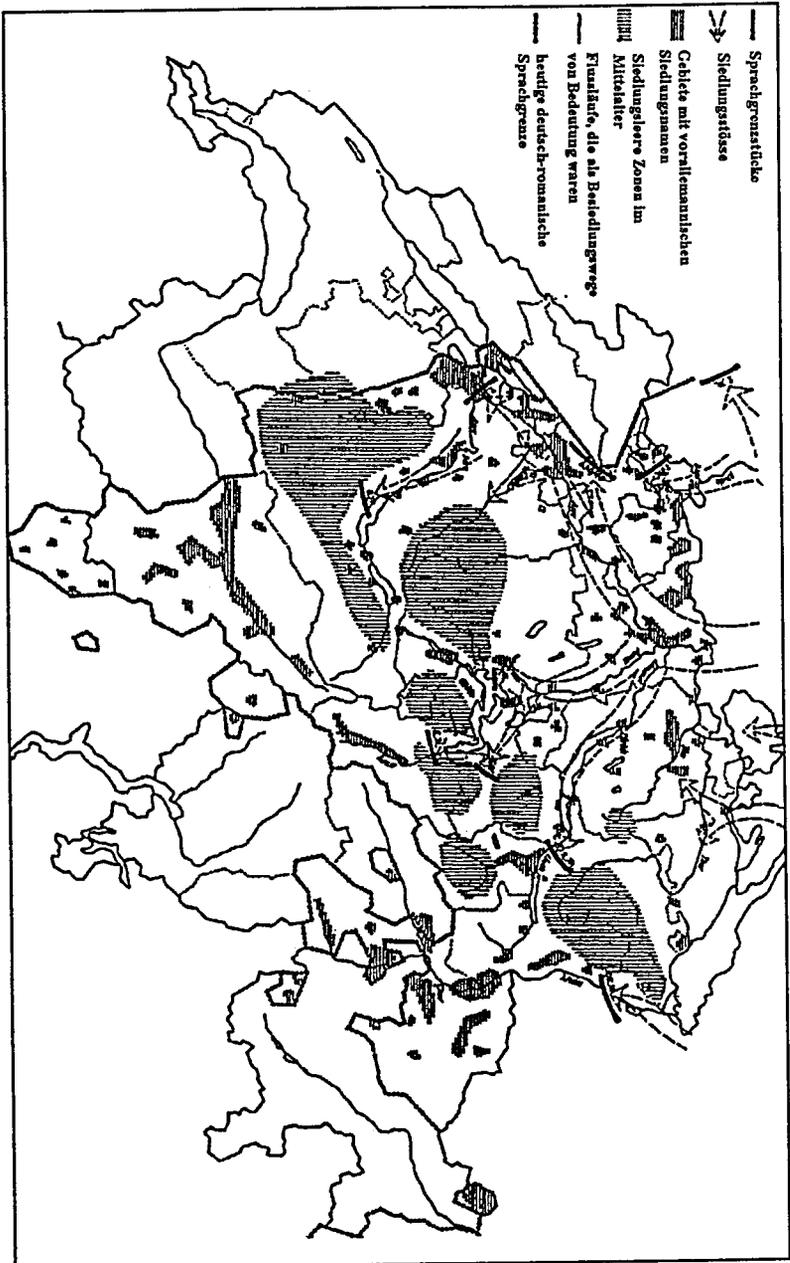
Karte 1: Die Salzburger Romania (nach I. Reiffenstein)



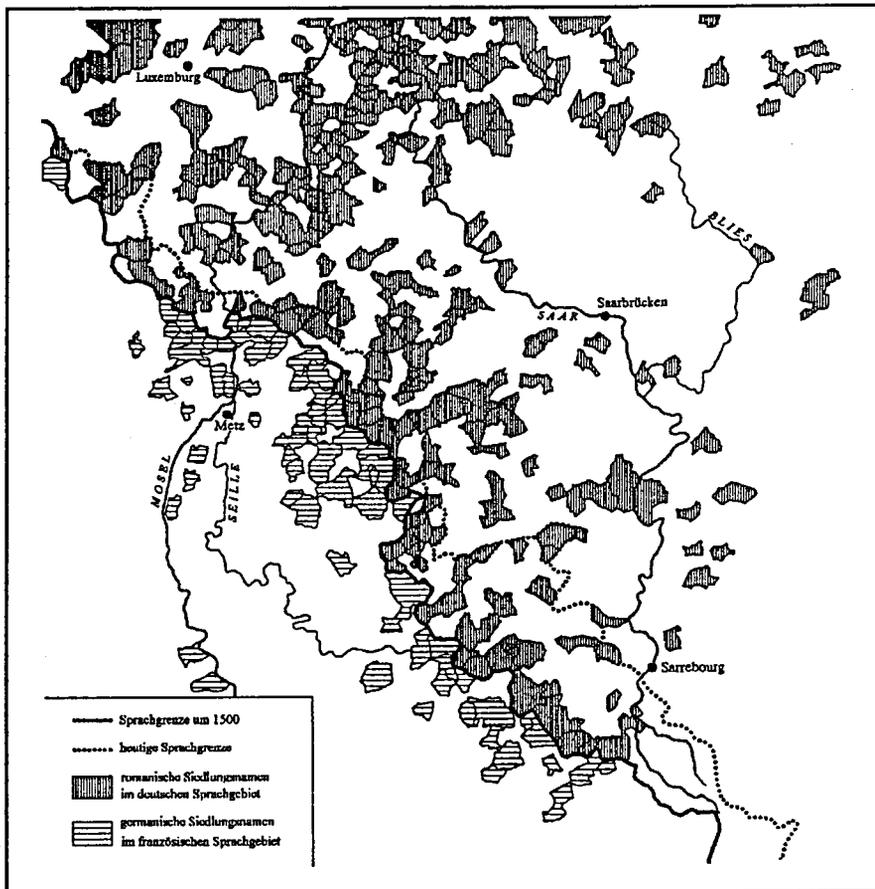
Karte 2: Die Eindeutschung der Salzburger Romania (nach I. Reiffenstein)



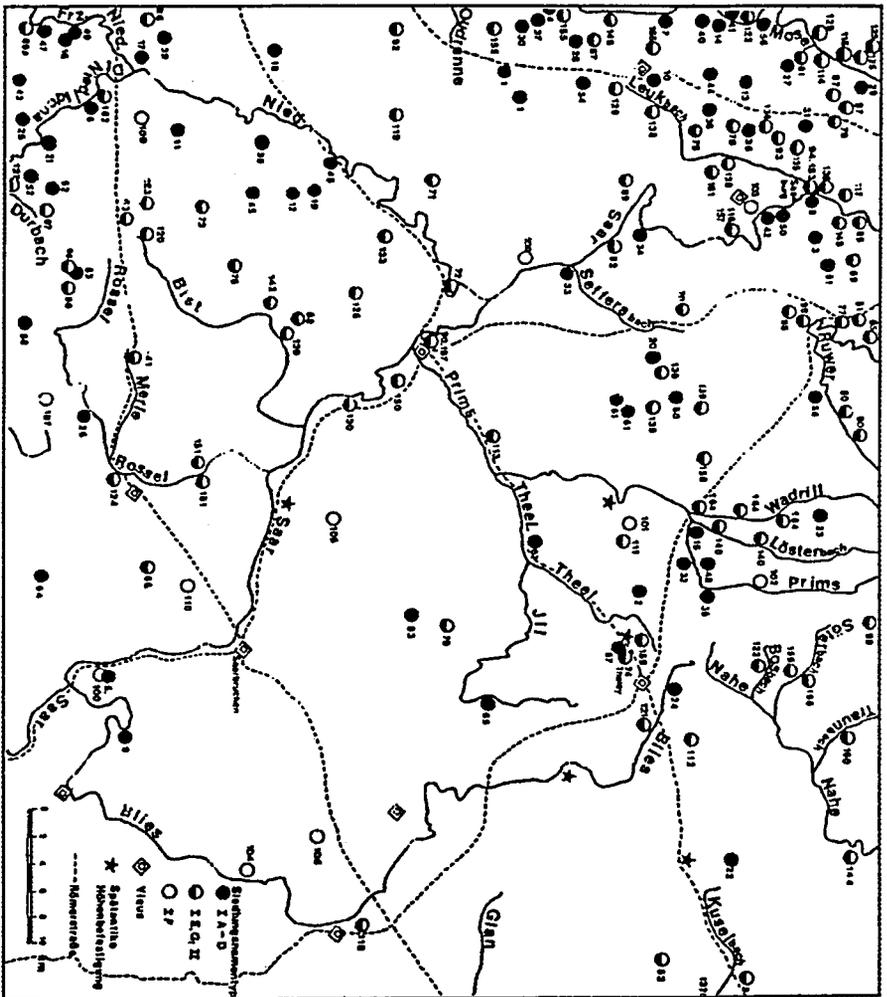
Karte 3: Die doppel-sprachigen Orts- und Weilernamen beidseits der deutsch-französischen Sprachgrenze in der Schweiz (nach St. Sonderegger)



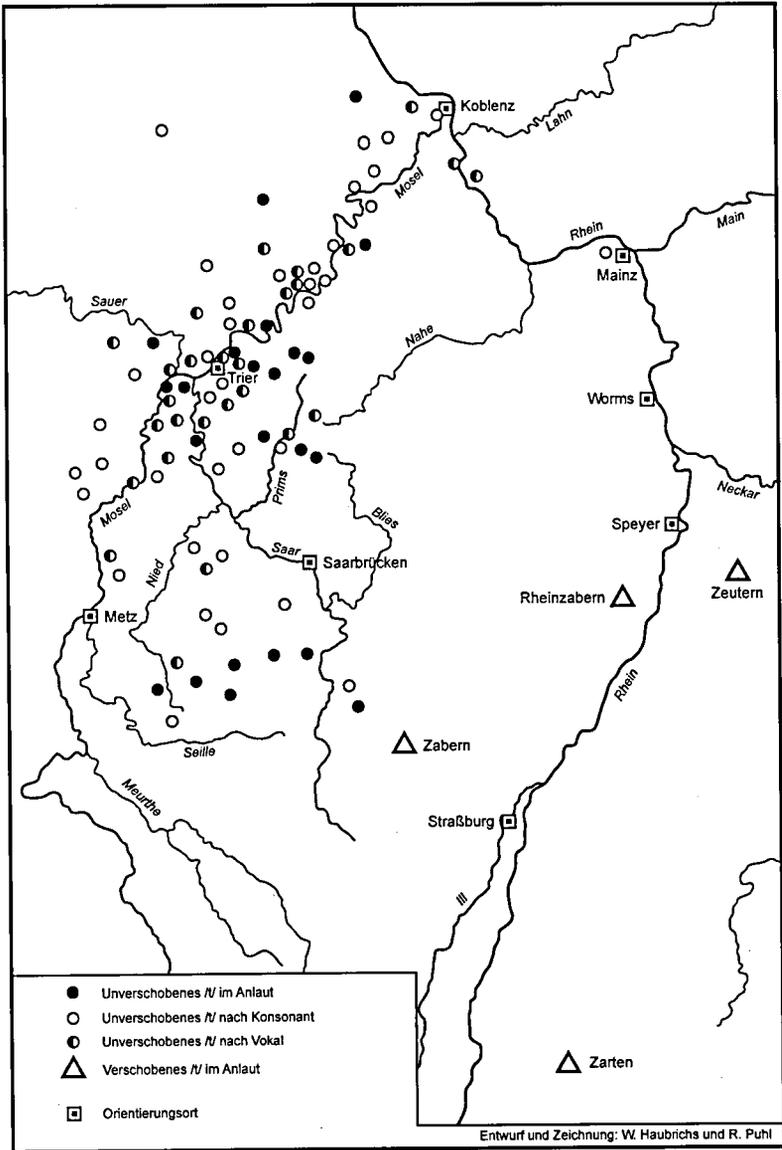
Karte 5: Erste deutsch-romanische Sprachgrenztücke in der Schweiz im frühen Mittelalter (nach St. Sonderegger)



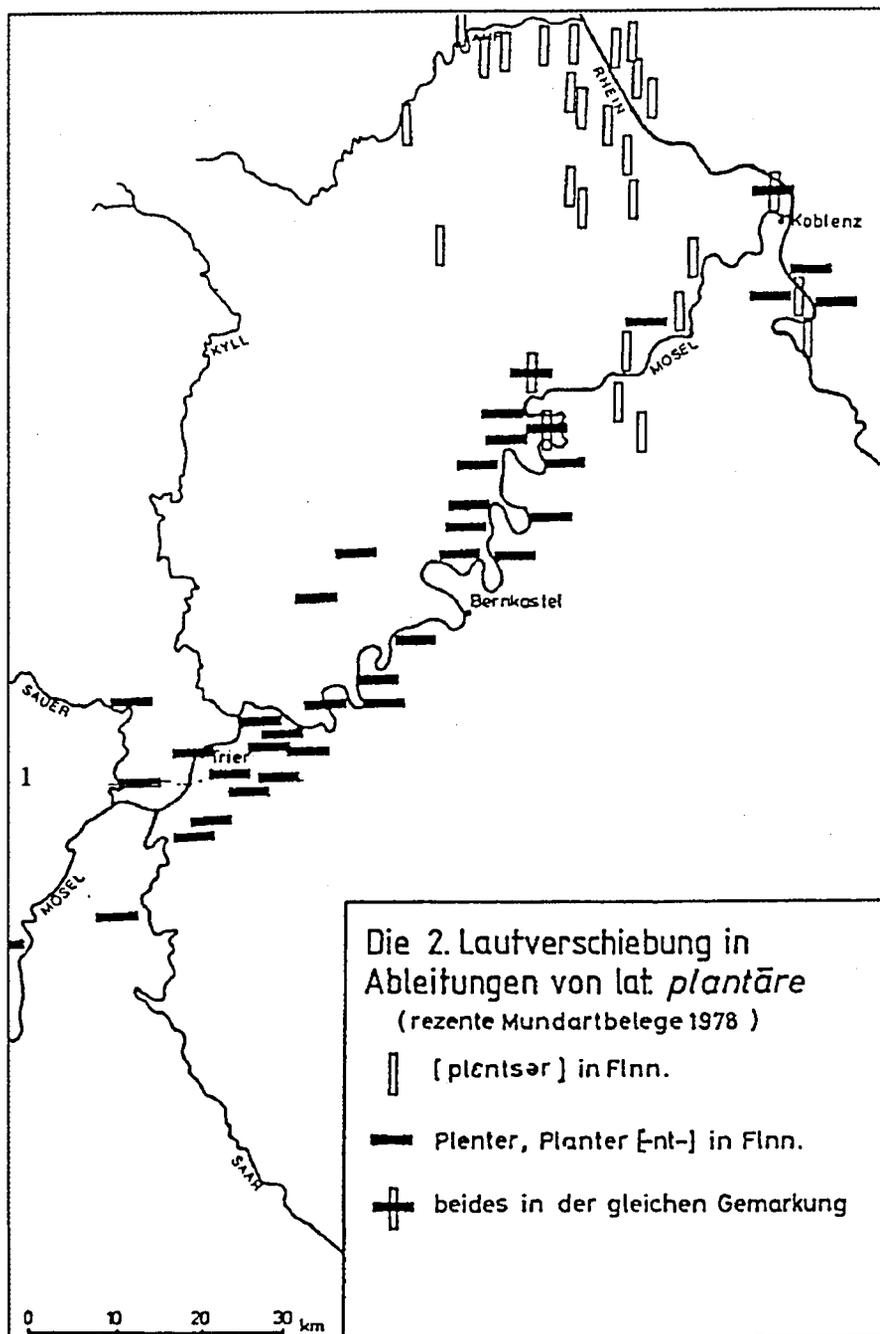
Karte 6: Die deutsch-französische Sprachgrenze im lothringischen Moselraum



Karte 7: Siedlungs- und Gewässernamen nichtgermanischer Prägung im Saarraum



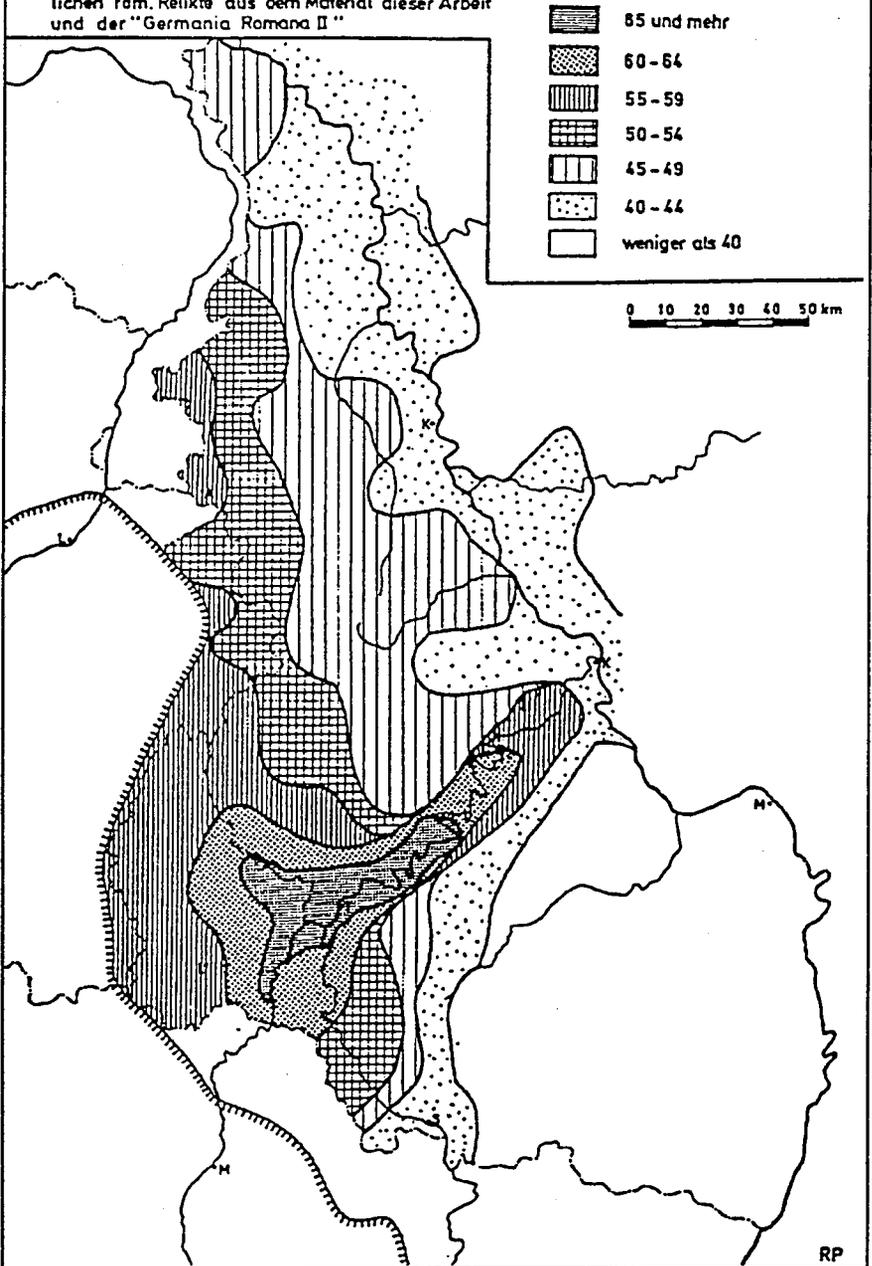
9) Vorgermanisch /t/ im Raum zwischen Rhein und Mosel



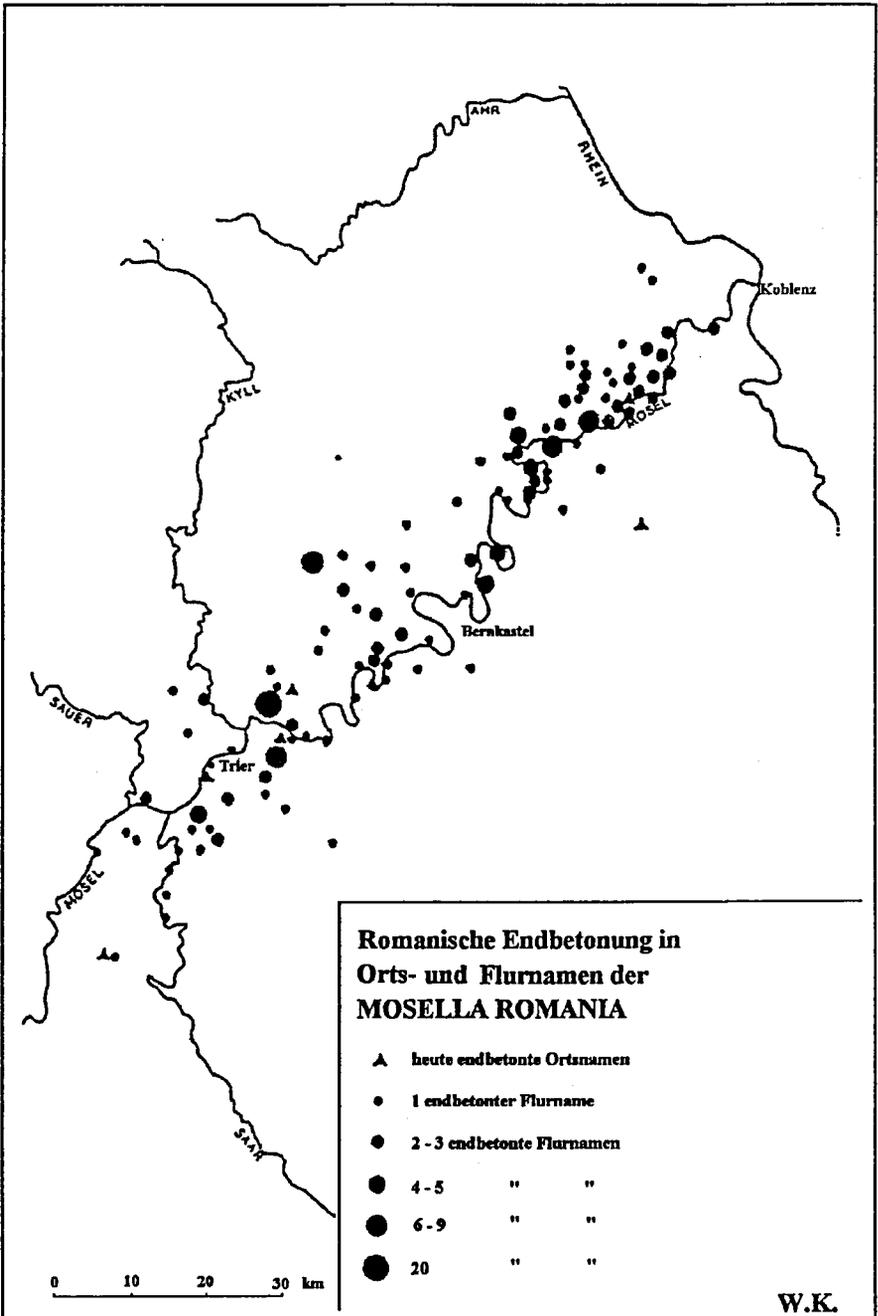
Karte 10: (nach W. Kleiber)

Arealdistribution romanischer Reliktwörter

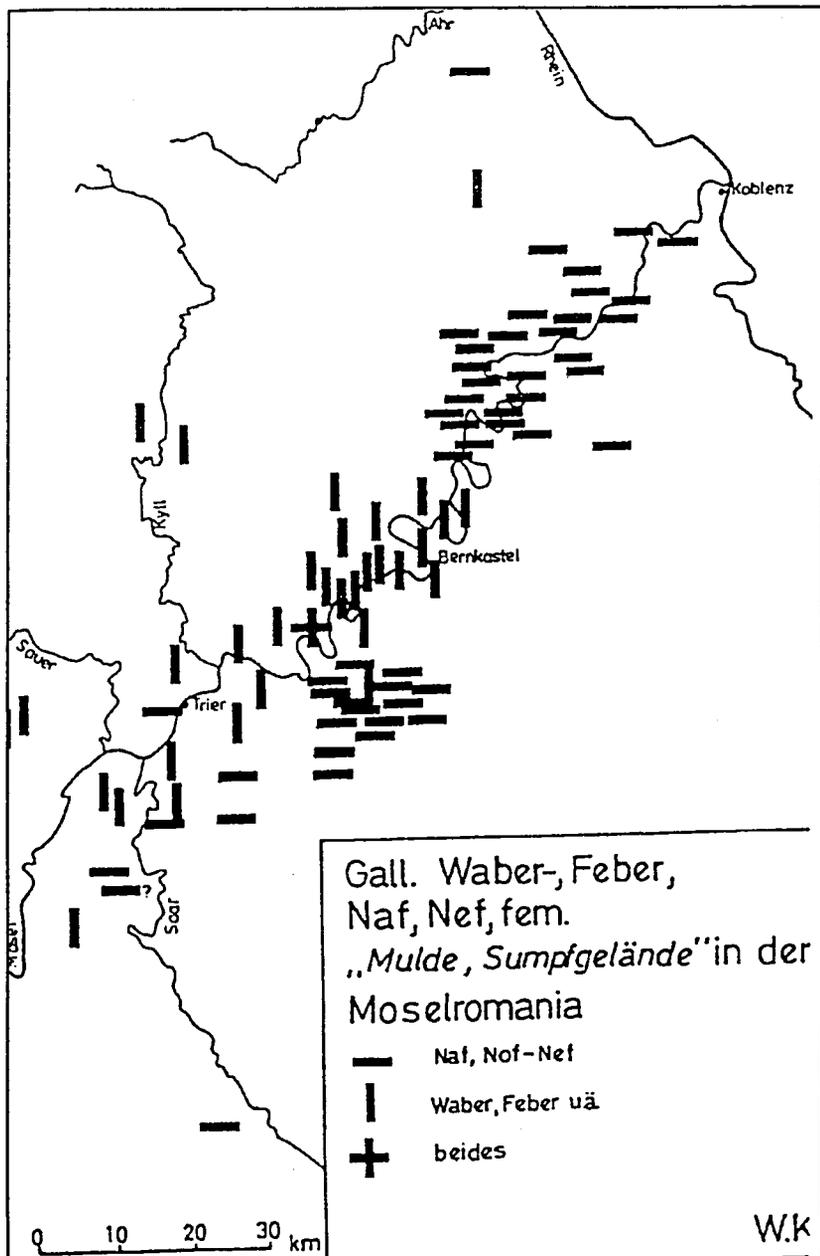
Berücksichtigt sind alle rezenten, nichtstandardsprachlichen rom. Relikte aus dem Material dieser Arbeit und der "Germania Romana II"



Karte 11: (nach R.Post)



Karte 13: (nach W. Kleiber)



Karte 14: (nach W. Kleiber)